

Rousseau Rousseau
and et la
Criticism Critique

edited by
sous la direction de

Lorraine Clark and Guy Lafrance

Pensée Libre N° 5

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa 1995

ROUSSEAU-DIDEROT: L'ANTAGONISME DE DEUX VISIONS DU MONDE

L'antagonisme Rousseau-Diderot n'est pas une simple question personnelle, qu'il faudrait attribuer au désir de Rousseau de se faire remarquer, comme le pense Diderot, mais répond, bien au contraire, à des raisons plus profondes, d'ordre idéologique.

En effet, au XVIII^{ème} siècle, deux visions antagonistes du monde, qui s'interrogent sur la rationalité, la finalité et l'existence d'un ordre dans l'univers, s'opposent. Ces questions, qui furent déjà posées et qui obtinrent une réponse de la part des penseurs grecs, perdront petit à petit leur intérêt, au cours des deux siècles postérieurs, faute de viabilité. Mais en attendant, l'interprétation traditionnelle, en vigueur tout au long du Moyen Age, continue d'être partagée par un grand nombre de philosophes, écrivains, et hommes cultivés, de Linné à Charles Bonnet, de l'abbé Pluche à l'abbé Pey. Elle affirme la perfection de l'univers¹, créé une fois pour toutes par la Providence, hiérarchique, inaltérable, et soumis aux desseins divins.

Le grand divulgateur de cette conception fut l'abbé Pluche, dont le livre *Le spectacle de la nature* connut un succès retentissant, avec ses 18 éditions et ses traductions dans la plupart des langues européennes. Rien de nouveau sous le soleil était sa conclusion: nulle espèce qui n'ait existé dès le commencement, nulle génération nouvelle, mais des germes et des graines préparés pour tout perpétuer, des éléments toujours les mêmes.

"C'est parce que les natures élémentaires comme les espèces vivantes, écrit Pluche, sont sorties des mains de Dieu dans un nombre fixe et précis, que le tout est

¹ "(Dieu) a pourvu à tout, écrit Pluche. Tout vient de lui comme cause immédiate; et jamais ni le mouvement, ni la main de l'homme ni aucune cause imaginable, ne pourra dans la longue durée des années ajouter à l'oeuvre de Dieu, ni le moindre vermisseau, ni le moindre grain de terre ou de métal: parce (...) qu'il est entré dans son repos, après avoir produit tout ce qui était nécessaire pour la durée du monde." *Histoire du Ciel où l'on recherche l'origine de l'idolatrie, et les méprises de la philosophie, sur la formation des corps célestes et de toute la nature.* Chez la Veuve Estienne & Fils, Paris, 1748, nouvelle édition, T.II, p.393.

immuable malgré les variations du mouvement."²

Pour la théorie fixiste, dont il devenait le porte-parole, Dieu a créé au début des temps une grande variété d'organismes, mais son nombre est limité, et aucune circonstance ne peut y introduire des modifications.

Cet énoncé s'accordait parfaitement avec l'idée traditionnelle de l'Échelle des Êtres, intégrée par un nombre infini de chaînons qui s'élèvent de façon hiérarchique du degré le plus bas de l'existence au niveau le plus élevé. Dans cette immense chaîne tous les êtres ont une place accordée par le Créateur, qui n'est pas censée subir de transformations.³

C'est ainsi que Linné, d'accord avec cette théorie, avait établi dans son *Système de la Nature* de 1735, une classification complète du monde animal et végétal, et que Charles Bonnet décrit en 1764, dans sa *Contemplation de la Nature*, le tableau de la chaîne des êtres. Bien qu'apparemment Rousseau appartienne au cercle de Diderot et de D'Holbach, dont il est au courant des dernières hypothèses scientifiques, il s'en sépare dans un des aspects clés de sa pensée; l'acceptation de l'ordre et de l'immuabilité. Là il trouve ses arguments dans les mêmes sources idéologiques qu'utilisent les hommes d'Église pour faire l'apologie de la tradition, et fait appel, comme eux, aux apports de Linné et de la théorie préformiste, qui contribuent à figer le monde de la nature, en lui refusant toute possibilité de modification.

"La seule génération des corps vivants et organisés, écrit Rousseau, est l'abîme de l'esprit humain; la barrière insurmontable que la nature a mise entre les diverses espèces, afin qu'elles ne se confondissent, montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre; elle a pris des mesures certaines

² *Histoire du ciel...op.cit.*, T.II, p.359-60

³ "Le hasard ne fait rien, affirme Pluche,(...) tout à sa place, sa destination, et son entretien marqués dans la nature." *Le Spectacle de la Nature ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux, et à leur former l'esprit.* Chez les Frères Estienne, Paris, 1754-55, T.I, p.24.

pour que rien ne pût le troubler." ⁴

Cette prise de position, qui peut s'expliquer par le besoin profond de certitude et de stabilité qu'il ressent⁵, se manifeste clairement dans *Emile*⁶, est réaffirmée neuf ans plus tard dans la *Lettre à M. de Franquières*⁷, mais avant, elle est développée dans *La Nouvelle Héloïse*, où les deux positions antagonistes sont reprises, la traditionnelle par Julie, qui admire "dans la riche et brillante parure que la terre étale l'ouvrage et les dons de l'Auteur de l'Univers"⁸, l'holbachienne, par l'athée Wolmar qui n'aperçoit "en tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle."⁹

L'identification de Rousseau avec Julie semble évidente, et confirme sa position dans la profession de foi du Vicaire où il refuse d'accepter l'hypothèse d'un monde gouverné par le hasard ou par des lois immanentes, et où il affirme sa foi dans la Providence.

"Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout ont beau couvrir leurs galimatias d'abstractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques, quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de

⁴ *Oeuvres Complètes*, Gallimard, 1969, V. IV. *Emile*, L.IV, p.580.

⁵ "La raison prend à la longue le pli que le coeur lui donne", écrit-il dans la *Lettre à M. de Franquières*. O. C., op. cit. V.IV, p.1138.

⁶ "Ô homme! (...) reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir (...) Tout homme à sa place assignée dans le meilleur ordre des choses, il s'agit de trouver cette place et de ne pas pervertir cet ordre." *Emile*, op.cit., L.II., p.308-9.

⁷ "L'univers subsiste, l'ordre y règne et s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels et mus; mais tout s'y renouvelle et rien n'y dégénère, parce que tel est l'ordre de son auteur et cet ordre ne se dément point." *Lettre à M. de Franquières*, op.cit., p.1140-41.

⁸ O. C., op.cit., Cinquième partie, L.V., p.591.

⁹ *Ibidem*.

concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne."¹⁰

Par là il s'éloigne des théories innovatrices qui voient le jour dans les salons du baron D'Holbach, et qui plongent leurs racines dans la révolution de Galilée, de Spinoza et de Newton. Ces nouvelles conceptions nient l'idée d'ordre, et affirment le dynamisme de la nature, conçue comme un grand organisme vivant¹¹, où les différents êtres, des minéraux aux plantes, subissent des transformations constantes.

"L'ordre n'est pas si parfait, déclare l'aveugle Saunderson, qu'il ne paraisse encore de temps en temps des productions monstrueuses (...) Voyez-moi bien, M. Holmes, je n'ai point d'yeux. Qu'avions nous fait à Dieu, vous et moi, l'un pour avoir cet organe, l'autre pour en être privé?"¹²

Dans la *Lettre sur les Aveugles*, Diderot refuse d'adhérer à l'idée d'ordre, et propose de ne point considérer les aberrations de la nature comme une exception, en fonction d'une conception arbitraire de l'ordre naturel, mais de partir de ces êtres monstrueux pour parvenir au concept de naturel. Les monstres, dit-il, sont la réfutation de l'ordre.

"Si tout est in flux, comme on n'en saurait guère douter, tous les êtres sont monstrueux, c'est-à-dire plus ou moins incompatibles avec l'ordre subséquent."¹³

¹⁰ *Emile, op.cit.*, L.IV, p.580.

¹¹ De l'affirmation du mouvement on passe à un hilozoïsme, partagé par Diderot, D'Holbach, et Maupertuis, et ayant, au-delà des penseurs présocratiques, Leibnitz comme précurseur.

¹² *Oeuvres de Denis Diderot (publiées sur les manuscrits de l'Auteur)* par Jacques-André Naigeon, Chez Deterville, Paris, An VIII, t.II.*Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient*, p.211.

¹³ François Hemsterhuis. *Lettre sur l'homme et ses rapports (avec le commentaire inédit de Diderot)*. Texte établi, présenté et annoté par Georges May, New Haven: Yale University Press, 1964... Paris, Presses Universitaires de France, p.503.

Comme Diderot, D'Holbach rejette l'idée d'ordre, ce point capital de la doctrine traditionnelle d'où elle tire l'existence de Dieu. En reprenant presque mot par mot l'argumentation de Spinoza dans l'*Ethique*, - sans bien entendu le citer, étant donné sa réputation-, il affirme l'immanence de la nature qui est déterminée par ses propres lois.

"Il est aisé de conclure de cette idée de l'ordre et du désordre, qu'ils n'existent point réellement dans une nature où tout est nécessaire, qui suit des lois constantes, et qui force tous les êtres à suivre, dans chaque instant de leur durée, les règles qui découlent de leur propre existence."¹⁴

Point d'ordre fixe, immuable, parfait, point de desseins divins, mais une nature en transformation constante où des planètes surgissent et disparaissent, où des espèces nouvelles voient le jour tandis que d'autres disparaissent. "Tout change dans l'univers, écrit D'Holbach, la nature ne renferme aucune forme constante"¹⁵. Diderot s'y rallie: "L'ordre général varie sans cesse. Tout est *in fluxu et eterno et perpetuo et necessario*."¹⁶ Voilà la conception que les nouveaux naturalistes soutiennent après Toland, le libre penseur anglais dont l'influence sur Diderot est manifeste, et qui avait déjà combattu les thèses de l'inertie et de la passivité de la matière.

"Je nie que la matière soit ou ait jamais été une masse inerte ou morte, jouissant d'un repos absolu (...) la matière ne peut point être définie sans faire entrer le mouvement dans sa définition."¹⁷

¹⁴ Paul-Henry Th. D'Holbach. *Système de la Nature ou des lois du monde physique et du monde moral*. (Notes et corrections par Diderot), Ed. Georg Olms Verlagsbuchhandlung, Hildesheim, 1966. T.I, ch.V, p.67.

¹⁵ *Système de la Nature*, op.,cit.,T.I, p.105.

¹⁶ *Lettre sur l'homme et ses rapports*, op.,cit., p.201.

¹⁷ *Lettres Philosophiques sur l'origine des préjugés, du Dogme et de l'Immortalité de l'Ame, de l'Idolâtrie et de la Superstition; sur le Système de Spinosa et sur l'origine du mouvement dans la matière*. Traduites de l'Anglais par J. Toland, Londres, 1768, Quatrième lettre, & 16, p.183.

La matière n'est pas morte, ses éléments sont doués de mouvement, ils s'attirent et se repoussent, se combinent et se décomposent.¹⁸

Un large débat se tient entre les philosophes à propos de la sensibilité de la matière: Maupertuis y voit de la perception¹⁹ tandis que Diderot parle de sensation²⁰. Occasion dont profitent les Antiphilosophes -de l'abbé de Saint-Cyr à l'abbé Pey qui était membre de la Société des gens de lettres pour la défense de la foi- pour se moquer de ce bal de molécules douées de perception et de toucher²¹.

Jean-Jacques s'y rallie pour tourner en ridicule les idées de Diderot au sujet de la matière pensante.

"Il me semble que loin de dire que les rochers pensent la philosophie moderne a découvert que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnaît plus que des êtres sensitifs dans la nature, et toute la différence qu'elle trouve entre un homme et une pierre est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, et la pierre un être sensitif qui n'en a pas."²²

Et l'abbé Yvon montre son accord avec le genevois en reprenant ses

¹⁸ "C'est ainsi qu'en s'attirant réciproquement, les molécules primitives et insensibles dont tous les corps sont formés, deviennent sensibles, forment des mixtes (...) Ces mêmes corps se dissolvent, ou leur union est rompue, lorsqu'ils éprouvent l'action de quelque substance ennemie de cette union." D'Holbach. *Système de la Nature, op.,cit.,T.I, ch.IV, p.56.*

¹⁹ *Oeuvres de M. de Maupertuis.* Chez Jean-Marie Bruyset, Lyon, 1756.T.II. *Réponse aux Objections de M. Diderot, p.180.*

²⁰ *Oeuvres de Denis Diderot, Op.,cit.,T.III, Pensées sur l'Interprétation de la Nature, L.I., p.301-2.*

²¹ "On dirait, par exemple, que les molécules qui composent la personnalité de M. le Chevalier, se cherchaient depuis longtemps sans se connaître, et que s'étant enfin heureusement rencontrées, elles se sont si bien trouvées ensemble qu'elles ont lié amitié pour former son individu. Et cela durera vraisemblablement jusqu'à ce qu'une querelle domestique vienne mettre le désordre dans la maison." Cité par Jean Deprun. *La Philosophie de l'Inquiétude en France au XVIIIe siècle, J.Vrin, Paris, 1979, p.365 note 166.*

²² *Emile, op.,cit., L.IV, p.584 note.*

arguments:

"On a heureusement trouvé de nos jours, d'après Straton, qu'il n'y a dans la nature que des êtres sensitifs, et que la seule différence qu'il y a entre un homme et une pierre c'est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, et la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Si dans cet arrangement de la philosophie stratonicienne, renouvelée de nos jours, les pierres ont acquis du sentiment, l'homme en revanche a perdu son âme".²³

Même dans le camp des philosophes, les objections apparaissent, car admettre la sensibilité de la matière revient, en dernier lieu, à lui reconnaître la capacité de générer la vie, sans faire appel à la Providence.²⁴ Charles Bonnet et Buffon se refusent à franchir ce pas, et La Mettrie et Maupertuis hésitent, mais Diderot n'est pas intimidé et suggère que la matière est capable de produire la vie, la pensée, la réflexion, l'âme, "sans intervention d'aucun agent hétérogène"²⁵. En un mot, il refuse d'accorder l'origine de l'existence à une cause inintelligible et obscure²⁶.

"Le philosophe abandonné à ses conjectures, suggère-t-il dans

²³ *Histoire Philosophique de la religion*. Cité par Jean Deprun. *La Philosophie de l'Inquiétude en France*. *Op.cit.*, p. 365, note.

²⁴ "Qui est-ce qui vous a dit que toute la matière n'était pas sensible? Il y aura deux sortes de sensibilité, comme il y a deux sortes de forces. Une sensibilité inerte; une sensibilité active. Une sensibilité inerte qui peut passer et qui passe à ma volonté à une sensibilité active. Ce phénomène, qui s'exécute sous mes yeux, une fois admis, avec la mémoire et l'imagination, plus de difficultés." Commentaire de Diderot à la *Lettre sur l'homme et ses rapports*, de Maupertuis. *Op.cit.*, p.151.

²⁵ "Quand je dis que, sans l'intervention d'aucun agent hétérogène la matière passe d'un état inerte à un état sensible, vivant et pensant, je dis ce que je vois." *Ibidem*, p. 149.

²⁶ "Je n'appelle point à mon secours une cause inintelligible, contradictoire dans ses effets et ses attributs et obscurcissant plutôt la question qu'elle ne l'éclaircit, me suscitant mille difficultés effrayantes, pour une qu'elle ne lève pas. Si l'on se permettait de pareilles suppositions en physique, cette science se remplirait de mots vides de sens." *Ibidem*, p.113.

Pensées sur l'Interprétation de la Nature, ne pourrait-il pas soupçonner que l'animalité avait de toute éternité ses élémens particuliers, épars et confondus dans la masse de la matière, qu'il est arrivé à ces élémens de se réunir, parce qu'il étoit possible que cela se fit; que l'embryon formé de ces élémens à passé par une infinité d'organisations et de développemens; qu'il a eu, par succession, du mouvement, de la conscience, des sentimens, des passions, des signes, des gestes, des sons, des sons articulés, une langue, des lois, des sciences, et des arts; qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développemens; qu'il a peut-être encore d'autres développemens à subir."²⁷

Prédécesseur des théories modernes de l'évolution, malgré des traits encore anciens, Diderot soutient l'hypothèse de la transformation de la matière, des formes les moins évoluées à l'homme, à travers une série de changements qui auraient eu lieu au cours de millions d'années. Par là, il adhère à la théorie transformiste, que le président de l'Académie de Berlin, Maupertuis, avait proposée en 1741 et 1751, et que les expériences de Trembley et de Needham semblaient confirmer. Lors de la découverte de Needham, en 1748, d'"anguilles", d'"animalcules" aquatiques, de "parfaits zoophytes pleins de vie et se mouvant d'eux mêmes" dans une infusion de blé broyé, on y vit la confirmation de la sensibilité de la matière, et de la transformation de la matière morte en vivante. "Le Voltaire en plaisantera tant qu'il veut mais l'Anguillard a raison" répond Diderot aux plaisanteries d'Arouet.

Pendant près de quinze ans, Diderot cherche à confirmer "cette hypothèse simple qui explique tout", essaye de surmonter les doutes qui lui viennent, et bâtit la synthèse scientifique la plus importante depuis la crise du mécanisme cartésien. Comme l'affirme Henri Gouhier, les *Pensées sur l'Interprétation de la Nature* sont le manifeste de la "grande révolution" qui remplace les mathématiques par la biologie en tant que paradigme. Par delà l'étendue et le mouvement, les chercheurs ont découvert la mobilité, l'attraction, et finalement ce qui ne peut pas s'exprimer à travers des lois, cette espèce de sensibilité ou d'intelligence dont est douée la matière.

²⁷ "Je n'appelle point à mon secours une cause inintelligible, contradictoire dans ses effets et ses attributs et obscurcissant plutôt la question qu'elle ne l'éclaircit, me suscitant mille difficultés effrayantes, pour une qu'elle ne lève pas. Si l'on se permettait de pareilles suppositions en physique, cette science se remplirait de mots vides de sens." *Ibidem*, p.113.

Désormais le cartésianisme est mis en déroute, et le matérialisme n'a plus besoin de faire appel à un premier moteur. Comme le dit Diderot, matérialiste est synonyme d'athée²⁸.

À partir de *La promenade du sceptique*, de 1747, et de la *Lettre sur les Aveugles*, Diderot dépasse ses scrupules religieux, abandonne le déisme, et est attiré de plus en plus vers le spinozisme. Dans la *Lettre à Voltaire* du 11 juin 1749 il déclarait déjà que "l'univers était Dieu", et dans son débat avec Maupertuis de 1754, il offre au Président de l'Académie de Berlin la même solution théorique qu'il avait proposée à Voltaire: le spinozisme. Enfin, dans *Le rêve de D'Alambert* il affirme l'existence d'une substance unique: "Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal (...) il n'y a qu'un seul individu, c'est le tout."²⁹ Dès lors le matérialisme déiste devient un matérialisme athée, qui se fonde sur l'expérimentation et qui ne recule point, comme le dit Vernière, devant les conclusions qui se dégagent de *l'Éthique*. C'est à partir de ce moment que les relations entre Diderot et Jean-Jacques se détériorent jusqu'à culminer dans la rupture.

En effet, l'évolution suivie par ces deux "frères ennemis" devient contraire. Tandis que Diderot partage les théories de Newton au sujet du mouvement, contre Descartes, dépasse le déisme, et avance à grand pas vers le transformisme, Jean-Jacques reste fidèle au dualisme cartésien³⁰ et aux théories fixistes, et s'en prend aux "matérialistes qui lui parlent d'une substance unique".³¹

"Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matière

²⁸ *Oeuvres de Denis Diderot. Op.,cit.,t.VI. Opinions des Anciens Philosophes. Article "Naturalistes", p.375.*

²⁹ *Oeuvres de Denis Diderot. Op.,cit., T.I.,p.139.*

³⁰ "En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du sage, et dont l'autre le ramenait basement en lui-même, l'asservissait à l'empire des sens, aux passions, qui sont leurs ministres et contrariait par elles tout ce que lui inspirait le sentiment du premier (...) non, l'homme n'est point un ." *Emile*, L.IV, p.583.

³¹ *Lettre à M. de Franquières, op.,cit.,p.1140.*

non organisée se mouvant d'elle-même ou produisant quelque action. Cependant cet univers visible est matière, matière éparsée et morte qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé".³²

Pendant que Rousseau et les Antiphilosophes insistent sur l'ordre hiérarchique de la nature, où l'homme occupe un rang privilégié³³, se basant sur la distinction faite par Aristote entre les différentes sortes d'âmes, la végétative, la sensible et la raisonnable, les hommes des Lumières se révoltent contre cette arrogance anthropocentriste³⁴.

³² *Emile, op.cit.*, L.IV, p.575.

³³ "Si tout concourt sur la terre à aider et à exercer l'homme, affirme Pluche, si l'homme est le centre de tous les services, de tous les avis, et de tous les rapports (...) Voilà la fin de tout et l'homme est bien honoré d'être l'objet d'une pareille destination." *Histoire du Ciel...*, op.,cit.,p.351. Rousseau utilise les mêmes arguments fondés sur Descartes:

"Je me trouve incontestablement au premier par mon espèce (...) Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui? Il est donc vrai que l'homme est le Roy de la terre qu'il habite." *Emile*, L.IV, p,582.

Arguments qu'il reprend dans les *Fragments divers*:

"Le plus noble des êtres créés est l'homme, l'homme est la gloire de la terre qu'il habite; si Dieu se complaît dans quelqu'un de ses ouvrages, c'est certainement dans le genre humain." O.C., V.III,p.1323. Mais il le nuance dans la quatrième Lettre à Sophie:

"Ne disons point dans notre imbécile vanité que l'homme est le roi du monde." O.C., V.IV, *Lettres morales*, p.1100.

³⁴ L'anthropocentrisme qui fait de l'homme le roi de l'univers, est mis en déroute au XVIII^{ème} siècle. Montesquieu, dans les *Lettres persanes* (lettres LIX et LXXVI), Voltaire dans *Le Philosophe ignorant*, ainsi que le cercle holbachien, affirment que l'homme n'a point de raisons pour se croire un être privilégié dans la nature, mais qu'il est sujet aux mêmes vicissitudes que le reste.

"Rien n'est vil ou méprisable dans la nature, affirme D'Holbach, notre orgueil et l'idée que nous avons de notre supériorité, sont les seules causes du mépris dont nous frappons quelques productions de la nature, aussi précieuses, aux yeux de cette mère commune, que nous, qui nous croyons l'objet de sa prédilection. L'huître qui végète au fond des mers, est aussi parfaite et aussi chère à la nature que le bipède orgueilleux qui la dévore."

Diderot souligne les affinités existant entre les êtres naturels, la continuité de la nature, et finalement les ressemblances entre l'homme et l'espèce animale, ce qui provoque le scandale dans les milieux religieux.

Bien que dans son Second Discours, Jean-Jacques semble partager les thèses transformistes, il n'en est rien, car il n'accepte pas la possibilité d'une évolution de l'homme à partir de l'animal, comme le fait Diderot³⁵, mais se limite à décrire le processus de transformation de l'homme "silvestris" à l'homme civilisé.³⁶ Pour Rousseau comme pour Descartes, la matière qui compose l'univers est morte, elle n'est pas douée de mouvement, ne peut s'organiser, et ne

Système de la Nature, Op.,cit., p.107, note,2.

De ses observations médicales, La Mettrie déduit la fragilité des organes les plus parfaits, qui sont le résultat de milliers de combinaisons fortuites.

L'homme, dit-il, n'a aucune place accordée par Dieu dans la chaîne des êtres mais "peut-être a-t-il été jeté au hasard sur un point de la surface de la terre, sans qu'on puisse savoir ni comment ni pourquoi; mais seulement qu'il doit vivre et mourir, semblable à ces champignons qui paraissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les fossés et couvrent les murailles." *L'Homme-Machine*,. Ed. Bossard, Paris, 1921, p.105.

³⁵ "Quand on considère le règne animal, et qu'on s'aperçoit que, parmi les quadrupèdes, il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions et les parties, sur-tout intérieures, entièrement semblables à un autre quadrupède; ne croiroit-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal, prototype de tous les animaux, dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes? Imaginez les doigts de la main réunis, et la matière des ongles si abondante que, venant à s'étendre et à se gonfler, elle enveloppe et couvre le tout; au-lieu de la main d'un homme, vous aurez le pied d'un cheval." *Oeuvres de Denis Diderot*, T.III, Pensées sur l'Interprétation de la Nature, op.,cit., XII, p.249.

³⁶ "Mais il y a, ce me semble, de beaucoup meilleures raisons à dire pour soutenir que l'homme est un bipède; Premièrement quand on ferait voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous ne le voyons et cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en serait pas assez pour conclure que cela se soit fait ainsi: Car après avoir montré la possibilité de ces changemens, il faudrait encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance." *Discours sur l'Origine et les Fondements de l'Inégalité parmi les hommes*, O.C.III, p.197, note III.

possède aucune des propriétés des êtres vivants. Par conséquent, elle n'a pas la capacité de générer la vie.

"J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, écrit Jean-Jacques, sans pouvoir venir à bout. L'idée de la matière sentant sans avoir des sens me paraît inintelligible et contradictoire; pour adopter ou rejeter cette idée il faudrait commencer par la comprendre, et j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là."³⁷

Jean-Jacques se refuse à croire que le hasard a pu produire des êtres intelligents, "que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent".³⁸

Dans *Emile* il réfléchit longuement sur cette question qui l'inquiète, mais c'est dans le *Morceau allégorique sur la Révélation* qu'il accomplit l'effort le plus important pour comprendre les thèses de Diderot. Dans cet écrit il arrive à admettre que, grâce à l'organisation, la matière peut acquérir le sentiment, la réflexion et la volonté, mais en accordant, en dernier lieu, l'élan vital originaire au Créateur, ce qui revient à nier l'immanence de la nature.

"Qu'elle (la matière) en ait (des propriétés) que je ne connais point et ne connaîtrai peut-être jamais, qu'ordonnée ou organisée d'une certaine manière elle devienne susceptible de sentiment, de réflexion et de volonté, je puis le croire sans peine, mais la règle de cette organisation qui peut l'avoir établie, comment peut-elle être quelque chose par elle-même, ou dans quel archétype peut elle être conçue existante?"³⁹

Ses croyances religieuses l'empêchent d'aller plus loin.

C'est un fait que la pensée de Rousseau se développe par opposition aux hommes des Lumières, et en particulier par opposition à Diderot, qui le marque profondément, comme il l'avoue dans une

³⁷ *Emile*. L.IV,p.575, note.

³⁸ *Ibid.*, op.,cit, p.580

³⁹ O.C., op.,cit.,v.IV, "Morceau allégorique sur la Révélation", p.1046.

lettre à M. de Saint Germain.⁴⁰ C'est, en effet, le besoin de fixer ses idées contre ses anciens camarades du Panier fleuri, ces "ardents missionnaires d'Athéisme" qui lui provoquent le malaise et l'angoisse par son matérialisme, qui l'amène à configurer son système.⁴¹

Henri Gouhier, dans *Les méditations métaphysiques de Jean-Jacques Rousseau*, a suivi la genèse de cette évolution, et a montré que c'est en 1756, dans la dite *Lettre à Voltaire sur la Providence* qu'il ose se présenter pour la première fois comme le défenseur de la Providence.

"Je conviens de tout cela, et pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement que je crois aucune vérité, parce que croire et ne croire pas, sont les choses qui dépendent le moins de moi, que l'état de doute est un état trop violent pour mon âme, que quand ma raison flotte, ma foi ne peut rester longtemps en suspens, et se détermine sans elle; qu'enfin mille sujets de préférence m'attirent du côté le plus consolant et joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison."⁴²

Sa croisade en faveur de la divinité se poursuit dans les *Lettres morales*, et atteint son zénith dans la Profession du Vicaire, qui

⁴⁰ "Et cette imitation du mien (style) peut être surtout facile à Diderot, dont j'étudiais particulièrement la diction quand je commençai d'écrire, et qui même a mis dans mes premiers ouvrages plusieurs morceaux qui ne tranchent point avec le reste et qu'on n'en saurait distinguer, du moins quant au style" *Oeuvres Complètes*, Seuil, Paris, 1967, V.I, p. 105.

⁴¹ "J'examinai tous les systèmes sur la formation de l'univers que j'avois pu connaître, je méditai sur ceux que je pouvais imaginer. Je les comparai tous de mon mieux; et je me décidai, non pour celui qui ne m'offrait point de difficultés, car ils m'en offroient tous; mais pour celui qui me paraissait en avoir le moins. Je me dis que ces difficultés étaient dans la nature de la chose, que la contemplation de l'infini passerait toujours les bornes de mon entendement (...) et alors il fallait me résoudre à rester sans rien croire, comme vous faites (...) ou croire comme j'ai fait." *Lettre à M. de Franquières, op.cit.*, p.1134-35.

⁴² O.C., V.IV, Lettre à Voltaire, p.1070-71.

devient un manifeste contre le matérialisme des philosophes et un exposé de ce qu'il appelle ses articles de foi, ses dogmes: "Cet Etre, quelqu'il soit, qui meut l'univers et ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu (...) Je sais très certainement qu'il existe."⁴³

Mais c'est dans la *Lettre à M. de Franquières*, ce gentilhomme qui doute de l'existence de Dieu, qu'il révèle le mieux le déchirement intérieur qu'il a subi jusqu'à parvenir à une certitude qui lui garantit la paix intérieure. Le drame de Rousseau c'est d'avoir été le témoin direct du déploiement des idées matérialistes et athées, sans manifester son opposition, d'avoir été réduit au silence faute de preuves. D'avoir été déchiré entre ses croyances et les argumentations des philosophes, qu'il ne parvient pas à dépasser.

"Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances: que vous sert de me réduire au silence si vous ne pouvez m'amener à la persuasion, et comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément malgré moi? (...) Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage; je le vois, ou plutôt je le sens."⁴⁴

Jusqu'à finalement se résoudre à se détourner des "sophismes de la raison", et faire appel au sentiment qui ne ment pas, pour conquérir la certitude dont il ne peut se passer.⁴⁵

"J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse, par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru."⁴⁶

En dépit des apparences, Rousseau est plus près, par ses idées, des hommes d'Église du XVIII^Ème, comme l'abbé Pluche, qui font l'apologie de la tradition en suivant Descartes et la théorie fixiste, que de Diderot et du cercle holbachien qui affirment le mouvement de la nature, et cherchent ses lois sans faire appel à la Providence. Cette

⁴³ *Emile, op.cit.*, p.581.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 579-80-81.

⁴⁵ *Lettre à M. de Franquières*, p. 1138-39.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 1134.

quête de l'immanence débouche finalement sur l'athéisme que certains philosophes côtoient. Question définitive où prendre parti s'avère déterminant. Le grand fossé qui sépare Jean-Jacques de Diderot c'est l'existence de Dieu. Comme le dit Diderot dans *l'Essai sur les Règnes de Claude et de Néron...*, Rousseau est un antiphilosophe.

María José Villaverde
Universidad Complutense de Madrid